

*M. J. N. Augustin*  
*Hommage de l'auteur*  
*Alcée Fortier*

LE

# ROMAN

Cours prononcé en Séance Publique de l'Athénée  
Louisianais, le 27 Mars 1881,

PAR

M. ALCÉE FORTIER,

ORATEUR DU JOUR AU CONCOUS DE 1880.

---

NOUVELLE-ORLÉANS;

IMPRIMERIE COSMOPOLITE, RUE DE CHARTRES, 102.

1881.

*M. J. N. Augustin*  
*Hommage de l'auteur*  
*Alcée Fortier*

LE

# ROMAN

Cours prononcé en Séance Publique de l'Athénée  
Louisianais, le 27 Mars 1881,

PAR

M. ALCÉE FORTIER,

ORATEUR DU JOUR AU CONCOUS DE 1880.

---

NOUVELLE-ORLÉANS;

IMPRIMERIE COSMOPOLITE, RUE DE CHARTRES, 102.

1881.



EX-LIBRIS  
EDW. LAROCQUE-TINKER

LE  
ROMAN

Discours prononcé en Séance Publique de l'Athénée  
Louisianais, le 27 Mars 1881,

PAR

M. ALCÉE FORTIER,

ORATEUR DU JOUR AU CONCOUS DE 1880.

---

NOUVELLE-ORLÉANS;  
IMPRIMERIE COSMOPOLITE, RUE DE CHARTRES, 102.  
1881.

RECAP)

3011

.353

## LE ROMAN.

---

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

2-14-66-30  
L'Athénée a jugé convenable de nommer un de ses membres pour s'adresser à vous tout particulièrement afin de vous remercier de votre empressement à répondre à notre invitation et pour vous entretenir pendant quelques instants. Notre président vous a souhaité la bienvenue, il vous a dit, à la porte de notre maison le "salve" des Anciens et vous a fait entrer. C'est à moi maintenant de vous prendre par la main et de vous faire parcourir toute notre demeure, vous montrant ce qui pourrait vous intéresser et causant avec vous comme un ami. Je vous dirai ce que nous avons fait, ce que nous voulons faire et vous laisserai savoir tout ce que nous pensons. C'est encouragé par votre sympathie, par l'intérêt que vous nous avez témoigné, c'est parce que je sais que je parle à des amis que j'accepte l'honneur que m'a fait l'Athénée. L'année dernière vous avez eu le plaisir d'entendre la charmante conférence de mon

savant collègue, M. Félix Limet. Il a traité la question des concours sous tous ses aspects et, guide consciencieux et agréable, vous a fait assister aux luttes de l'Antiquité et aux joutes intellectuelles du Moyen-Age et de nos jours. Je désire vous faire parcourir une autre route; vous plairez-vous avec moi comme avec M. Limet? Je n'ose l'espérer; je n'ai eu que très peu de temps pour me préparer à cette causerie. Je vous promets cependant d'écarter les épines qui pourraient se trouver sur notre chemin et même de cueillir quelques roses que j'offrirai.... à qui, Mesdemoiselles? A la plus belle? Je ne saurais décider. A la plus instruite? Encore de même. Je les donnerai, voyons, à la plus patiente.

En 1878, l'Athénée avait donné à traiter un sujet philosophique. En 1879, il a proposé l'Eloge de Bienville et de la Femme Louisianaise. En 1880, nous avons pris un sujet national et nous avons demandé à nos concurrents de nous parler des romanciers Américains. Le but de l'Athénée est de s'occuper de la langue française en Louisiane mais, tout en le faisant, nous ne devons pas oublier que la Louisiane est un état de la grande Union Américaine et nous tenons à rendre hommage aux hommes de génie qu'a produits la république. La France aida les Etats-Unis à conquérir l'indépendance; prenons la langue de cette fidèle alliée pour faire voir les progrès qu'a faits la littérature Américaine. Notre lauréat a bien compris notre idée; en entendant la lecture de son manuscrit vous verrez que dans un style irréprochable il a su faire ressortir le beau rôle qu'a joué le roman américain.

Que d'idées ce mot roman n'éveille-t-il pas en nous! Il nous transporte dans le monde idéal et en même temps il nous fait assister à toutes les scènes de la vie humaine. Le roman, c'est notre destinée, c'est nous-même. Il a existé de tout temps et se trouve

dans la nature de l'homme. Qui de nous n'a eu son roman ? bien puéril parfois, mais que nous avons gardé dans un coin de notre cœur et que nous avons chéri. Nous avons commencé par le composer et nous avons attendu avec impatience la réalisation des événements. A chaque pas que nous faisons nous croyons apercevoir les personnages de notre roman. Au printemps de la vie notre livre est très gros, il est rempli de descriptions poétiques et d'aventures extraordinaires. Notre héroïne a toutes les perfections : c'est une brune aux longs cheveux noirs, aux yeux de feu, ou bien une blonde gracieuse et douce et rêveuse comme une Marguerite Allemande. Nous sommes prêts à affronter la mitraille, à franchir les précipices pour arriver à elle. Nous lui jurons de mourir pour elle, et nous écoutons avec ivresse chaque parole qu'elle nous adresse. Mais les années se sont écoulées, nous avons avancé en âge et chaque jour nous avons arraché une page de notre livre. Bien peu arrivent à la vieillesse avec leur roman tel qu'ils l'avaient imaginé ; c'est à peine s'il reste quelques lignes de l'ouvrage qu'ils avaient rêvé. Ont-ils rencontré l'héroïne qu'ils connaissaient si bien ? Ont-ils eu des aventures terribles ? Non, leur vie a été paisible et d'une uniformité désolante.

Le monde avait probablement vécu plusieurs siècles avant que l'on écrivit des romans. C'est d'Asie que nous viennent les premières fictions. L'imagination des Orientaux se retrouve à chaque page des ouvrages si brillants, si colorés que ces peuples nous transmirent. Nous pouvons nous faire une idée des romans de l'Asie en lisant les contes charmants racontés par Schéhérazade à son époux et qui sont connus sous le nom des "Mille et Une Nuits." Cet ouvrage, quoique comparativement récent, est une peinture exacte des mœurs de l'Orient à l'époque des Califes de Bagdad. Le héros principal en est

Haroun-Al-Raschid que l'on aperçoit à travers le voile de la fiction et qui paraît bien plus grand qu'il ne l'était réellement.

Chez les Grecs le roman ne pouvait être très important; ils avaient la place publique pour parler des affaires politiques et la comédie pour se moquer des travers particuliers. Ce n'est qu'au quatrième siècle de notre ère que nous voyons Héliodore le Syrien qui écrit l'Ethiopique ou Théagène et Chariclée. C'est le meilleur des romans grecs et tous ceux qui suivirent furent, dit-on, les enfants du mariage de Théagène et de Chariclée. Racine nous raconte que l'inspiration lui vint à la lecture de l'œuvre d'Héliodore. Son professeur le vit lisant ce roman et le jeta au feu; un autre livre subit le même sort. Que fit alors Racine? Il acheta le même ouvrage, l'apprit par cœur et le donna au maître en lui disant qu'il pouvait le brûler maintenant. Depuis Racine beaucoup d'élèves ont lu des romans en cachette. Que n'ont-ils produit Britannicus et Athalie?

Daphnis et Chloé sont bien les enfants de Théagène et de Chariclée. C'est une pastorale qu'a voulu écrire Longus. Il fait la description de la vie champêtre et nous montre l'amour prenant possession, sans qu'ils s'en doutent, de deux âmes simples et pures. Il règne dans tout ce roman une naïveté qui nous enchante. L'intrigue n'y est pas compliquée, mais nous partageons le moindre chagrin qu'éprouvent les gentils bergers et nous sommes prêts à adorer le dieu Pan qui sauve Chloé des mains des Méthymniens et qui la ramène à Daphnis. L'amour, dans le roman ancien ainsi que de nos jours, joue un grand rôle; c'est le petit dieu malin qui protège Daphnis et Chloé et qui les marie. Amyot et Paul Louis Courier ont traduit l'élégante pastorale de Longus.

Nous ne pouvons parler des Grecs sans mentionner les Romains. Disons seulement que l'Ane d'Or d'A-

pulée est le seul roman que nous ayons, écrit en latin. Il est célèbre à cause de l'épisode de l'Amour et de Psyché que tout le monde connaît.

Pardonnez-moi de vous avoir parlé si longtemps de l'Antiquité; j'ai craint bien souvent de vous entendre me dire comme à l'Intimé: " Passons au Déluge." J'ai cependant bravé ce danger, afin de vous rappeler que même les conquérants du monde n'ont pas dédaigné les ouvrages de fiction et que le roman, tout étrange que cela paraisse, fait partie de la littérature classique.

Le monde romain tombe sous les coups des barbares; les Francs s'établissent en Gaule, les Goths en Italie et en Espagne, les Saxons en Angleterre, et une société toute nouvelle s'élève sur les débris de l'antiquité. C'est alors que les peuples sont sous l'influence du merveilleux. Les trouvères et les troubadours s'en vont chantant les exploits des héros réels ou imaginaires et nous voyons dans les Fabliaux du nord, dans les chansons et les sirventes du sud les aventures les plus romanesques. La langue du sud étant plus douce, plus harmonieuse, le peuple méridional ayant l'imagination plus vive, ce fut en roman que l'on chanta premièrement les hauts faits des barons. Quand la chevalerie eut adouci les coutumes féodales nous voyons les jongleurs venir dans les châteaux comme les rhapsodes anciens, et le seigneur et tous ceux de sa maison se pressent autour du conteur pour entendre parler des Lancelots et des Amadis. Le baron prend son épée pour aller délivrer la jeune princesse que garde un dragon monstrueux; la dame pleure en pensant au péril que court le gentil damoiseau attaqué par un géant féroce, et l'aumônier gémit de voir les Sarrasins victorieux des Chrétiens. Pendant tout le Moyen-Age l'Europe semble être dans un rêve, l'imagination est poussée à un degré exalté et rien ne paraît impossible au hardi

chevalier. C'est ce qu'indiquent les romans et les romances de cette époque. Ils ne sont que la reproduction des idées de la société européenne après les Croisades. L'histoire nous montre des comtes et des marquis devenus princes et empereurs, le roman fait de même. Seulement la fiction continua longtemps après la réalité. Un nouvel ordre d'idées commençait à se faire jour en Europe, et, cependant, les romans de chevalerie exaltaient encore l'imagination des peuples. C'est alors qu'apparut l'ouvrage remarquable de Cervantes. Don Quichotte! Sancho Pança! Quelles créations immortelles! Quels bons compagnons! et comme nous nous plaisons dans leur société! Ne vous semble-t-il pas voir le preux chevalier, fièrement monté sur son fougueux coursier, attaquer bravement ses ennemis que le grand magicien vient de transformer en moulin à vent ou en moutons bêlants? Ne partagez-vous point le chagrin du chevalier de la Triste Figure réfugié dans les bois et pensant à sa Dulcinée? ou bien, admirez-vous sa vaillance quand il tombe à grands coups d'épée sur les outres remplies de vin ou sur le malheureux barbier qui réclame son plat à barbe transformé en armet de Membrun? Mais j'aperçois le fidèle écuyer et son grison chéri. Que de sagesse dans cette tête de paysan! Que de vérité dans ses proverbes! Quel contraste entre Don Quichotte et Sancho Pança! L'un, grand, maigre, aux idées les plus outrées sur les devoirs du chevalier errant; l'autre, gros, court, ridicule, cupide, mais plein de bon sens. Qui peut garder son sérieux en contemplant ces deux figures grotesques? Ah! j'ai bien ri quand j'ai fait leur connaissance et je ris encore, je pourrais dire, aux larmes, à chaque fois que je les rencontre.

L'ouvrage de Cervantes porta un coup mortel aux romans de chevalerie. Il les tua par le ridicule. Soyons-lui reconnaissants de ce qu'il arrêta l'esprit

humain dans cette fausse route et qu'il ramena en Europe le bon sens et la raison chassés par les divagations des romanciers du Moyen-Age.

Pendant le XVIIe siècle vivait aussi un homme dont le nom est synonyme de gaieté et d'esprit. Je veux parler du bon curé de Meudon, de François Rabelais. Brisons l'os, comme il nous le dit lui-même, et suçons la moelle. Rejetons les grossièretés de langage, les impiétés, les absurdités même et arrivons à la pensée de l'auteur. C'est l'idée libérale qu'il veut faire comprendre au monde. C'est la première voix qui s'élève en faveur de la liberté. C'est le premier qui proteste et contre le despotisme politique et contre le despotisme religieux. Il fallait qu'il déguisât sa pensée; il fit le fou pour avoir le droit de dire la vérité, de même que le célèbre Brutus contrefaisait l'insensé pour échapper à la persécution de Tarquin et pour pouvoir venir ensuite établir la république romaine. "Le rire, disait Rabelais, est le propre de l'homme," aussi, comme il se moque de toute la société de son temps et comme il nous égaye aux dépens des chicanous et des moines. Pantagruel, Gargantua, Panurge, Frère Jean se présentent à nous et nous les plaçons dans la grande galerie des portraits peints d'après nature par les romanciers. Vous vous sentez ennuyé, mélancolique, partez pour le pays Lanternois, assistez à la noyade des moutons de Panurge, et si votre chagrin n'est immédiatement dissipé, il faut désespérer de vous. C'est que vous êtes atteint du vrai spleen anglais.

On ne peut mentionner le pays Lanternois sans dire quelques mots de la fameuse carte de Mlle de Scudéri. Je ne puis cependant vous appliquer ce que dit Cathos dans les Précieuses Ridicules: "Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre et que Billet-doux, Petits-soins, Billets-galants et Jolis-Vers sont des terres inconnues pour eux." Vous

savez tous qu'il y avait trois sortes de Tendre : Tendre sur Estime, Tendre sur Inclination et Tendre sur Reconnaissance. Je ne continuerai pas la description ; c'est une géographie que je ne puis enseigner et je vous renvoie pour plus amples détails aux volumineux romans de Mlle de Scudéri. Quelle affectation dans ces ouvrages du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle ! Cyrus le conquérant, le fondateur de l'empire Perse, le vainqueur de Crésus, parle comme les bergers de l'Astrée d'Honoré d'Urfé et ne pense qu'à Mandane. Clélie, qui passa le Tibre à la nage pour échapper aux ennemis de Rome, ne s'occupe que de cartes d'amour et Horatius Coclès lui donne des sérénades. Que c'est touchant, toute cette galanterie et que nous sommes émus des larmes que répandent ces amoureux éperdus ! Que vous êtes cruelle, mademoiselle, de faire ainsi pleurer ce pauvre Cyrus, ce malheureux Coclès ! Ne voyez-vous pas que vous jetez dans le désespoir tout l'hôtel de Rambouillet ? Philaminte et Armande se désolent ainsi qu'Arthénice et Madelon, dite Polixène. Ah ! remerciez Boileau et Molière d'avoir porté de si rudes coups au mauvais goût des La Calprenède, des Scudéri et des Gomberville. Heureusement qu'après Mlle de Scudéri nous pouvons citer Mme de Lafayette. Elle écrivit selon son cœur et créa le vrai roman d'amour. Quelle différence entre Clélie et la Princesse de Clèves. L'une n'est qu'une actrice bien fardée et jouant son rôle, l'autre une femme aux sentiments beaux et grands et qui éprouve tout ce qu'elle dit.

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle nous avons vu les interminables productions sentimentales ; en 1699 apparaît Télémaque, ingénieuse fiction dans laquelle le bon archevêque de Cambrai trace les devoirs d'un prince. Le XVIII<sup>e</sup> siècle à son aurore nous présente Gil Blas. Le Sage vint achever l'œuvre de Cervantes. Celui-ci avait fait disparaître les grands coups d'épée

et les aventures extraordinaires mais, comme dit un littérateur contemporain, Don Quichotte s'était fait berger. Le Sage lui ôta sa houlette. Avec Gil Blas le roman de mœurs est créé; on ne s'occupe plus de bergeries et l'amour ne joue plus le principal rôle. C'est de l'homme tel qu'on le voit dans la société que l'on parle. Dans l'ouvrage de Le Sage nous voyons des caractères que nous rencontrons tous les jours; nous reconnaissons nos propres ridicules et il nous semble que l'auteur nous présente un miroir où se reflètent toutes nos pensées les plus cachées. C'est ainsi que le romancier peut faire du bien à l'humanité; c'est quand il se sert de la fiction pour dépeindre toute la société et qu'il corrige par ce tableau les mœurs de cette société. Alors, on peut dire de lui comme de l'auteur comique: "*ridendo castigat mores.*" Gil Blas, Docteur Sangrado, fameux praticien aux saignées et à l'eau chaude, allez rejoindre Don Quichotte, bientôt de bons amis iront vous tenir compagnie.

Il nous faut maintenant traverser la Manche et jeter un coup d'œil sur les ouvrages de fiction en Angleterre. Je ne parlerai pas de l'Arcadie de Sir Philip Sidney, roman pastoral écrit au XVII<sup>e</sup> siècle. C'est à l'époque que Le Sage donnait au monde Gil Blas que furent publiés Robinson Crusoé et les Voyages de Gulliver. Daniel DeFoe est le père du "novel" anglais; son œuvre n'est qu'un simple récit; il nous montre ce que peut faire l'homme livré à lui-même et nous fait voir que malgré tout le talent du naufragé il ne peut se passer d'un compagnon auquel il puisse communiquer ses idées et s'adresser en cas de besoin. C'est alors qu'apparaît Vendredi, charmante création qui rattache Robinson à l'humanité. Quel intérêt nous éprouvons en voyant les émotions de l'insulaire qui aperçoit sur le sable la trace d'un pied humain. Non, l'homme ne peut vivre seul; autrement il perd la raison que le Créateur lui avait don-

née. Que celui qui se dit misanthrope lise De Foe et il verra que, quoi qu'il en dise, tout homme a besoin de son semblable. Adam n'était pas seul dans le Paradis Terrestre et Alexandre Selkirk, l'original de Robinson, était devenu presque un animal sauvage quand on le trouva à Juan Fernandez.

Jonathan Swift écrivit un roman satirique. C'est le gouvernement anglais qu'il flagelle d'une main impitoyable. Cela ne nous regarde pas, nous nous occupons seulement de Gulliver et nous le suivons avec intérêt à Lilliput, chez les nains, à Brobdingnac chez les géants, à Laputa chez les philosophes et au pays des chevaux et des Yahous.

Richardson, Fielding, Smollett, écrivent des romans de mœurs et leurs héros sont immortels. Chez le premier nous trouvons Paméla et Clarissa Harlowe. Ce sont deux douces et sympathiques figures, deux anges auxquels l'Europe entière s'intéressa. Richardson, nature malade et tendre, rendit un hommage éclatant aux femmes en donnant à ses héroïnes toutes les vertus. Qui trouvera qu'il avait tort ? Peut-on jamais assez louer ce sexe qui adoucit les mœurs et fait ressortir tout ce qu'il y a de beau et de grand dans l'humanité ?

Fielding est l'auteur de Tom Jones. Ce nom seul suffit sans plus long commentaire. C'est le Don Quichotte de l'Angleterre de même que Gil Blas fut le Don Quichotte de la France. Ajoutons au nom de Fielding celui de Smollett, l'auteur de Peregrine Pickle ; disons quelques mots du Vicaire de Wakefield et nous aurons une idée des principaux romanciers anglais du XVIIIe siècle. Dans Oliver Goldsmith nous trouvons la même simplicité que dans Daniel De Foe. L'auteur nous raconte l'histoire d'une famille poursuivie par le malheur et nous montre la résignation chrétienne surmontant tous les obstacles. Bon vieux ministre, quelle tranquillité

d'âme! quelle patience! La perte de la fortune, l'enlèvement de ta fille, rien ne t'émeut, rien ne te fâche. Comparé à toi, Job avait un caractère violent.

Le XVIIIe siècle en France s'occupe plus de philosophie et de science que d'ouvrages légers, mais le génie universel de cette époque, Voltaire, écrivit *Candide*, une œuvre d'imagination où pétille l'esprit et dont la forme est admirable. On y voit cependant des descriptions et des peintures trop vives. Après lui ce fut bien pis; la cour, la société était corrompue, le roman s'en ressentit. La France fut inondée d'écrits parmi lesquels il y en a de tristement célèbres et que je ne puis nommer. Ils servent cependant à montrer ce que c'était que la société à la fin de l'ancien régime. Sous le gouvernement despotique tout avait baissé, le pays était humilié, la vertu était méconnue. Il fallut que le peuple se mit en avant; d'un souffle il renversa le vieil édifice et il en bâtit un autre qui est la France nouvelle aux idées saines et libérales, et respectée malgré ses défaites. Cependant, comme pour protester contre la tendance du siècle, Bernardin de St-Pierre fit paraître en 1788, un an avant la prise de la Bastille, son roman de Paul et Virginie. C'est une rose qui s'épanouit au milieu de plantes à l'odeur âcre et pénétrante. Sa beauté attire nos regards, son doux parfum embaume l'air que nous respirons et nous oublions qu'elle n'est pas seule et qu'elle a des voisins malfaisants. Quand nous lisons Paul et Virginie nous nous trouvons dans une atmosphère de pureté et d'innocence, nous oublions qu'il existe des hommes méchants et haineux et nous restons à contempler ces aimables enfants qui arrivent en se tenant par la main et qui ne savent pas encore que l'amour a pris possession de leur cœur. Mais Virginie a péri, victime de sa chasteté, Paul l'a suivie au tombeau. Le bon vieillard qui raconte cette histoire s'éloigne en versant des larmes et, dit l'auteur, "les

miennes avaient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit."

Autant le style de Bernardin est simple, autant celui de Châteaubriand est fleuri et pompeux. Le grand Vicomte, Mme de Staël et Goëthe se partagent au commencement du XIXe siècle les honneurs littéraires. En 1801 Châteaubriand publia *Atala* et *René*. Il règne dans ces deux romans une tristesse, une mélancolie qui s'empare du lecteur et qui le rend soucieux longtemps après qu'il a mis le livre de côté. Il voit toujours devant lui l'angélique figure d'*Atala* la suicidée, les yeux éteints de *Chactas*, et la physiologie désespérée de *René*. Il lui semble que ce monde est rempli d'amertume et il n'éprouve que du dégoût pour la vie. *Corinne* de Mme de Staël, *Werther* de Goëthe sont dans le genre d'*Atala*. *Corinne* nous fait voir l'Italie et ses merveilles mais nous énerve par son amour passionné et nous décourage par sa mort. Le grand poète allemand, de même que Jean Jacques Rousseau dans la *Nouvelle Héloïse*, après nous avoir fait assister à des scènes dignes des patriarches antiques préconise le suicide et en fait l'apologie. Ces ouvrages admirables, dits de l'école romantique, sont, à mon avis, pernicieux. Ils produisent un effet déplorable sur l'imagination et sur le système nerveux et enlèvent à l'homme cette énergie dont il a besoin pour vaincre les ennemis dont il est entouré et devant lesquels il ne peut reculer sous peine de lâcheté.

Mais quittons cette littérature malsaine et allons à *Abbottsford*. Un vieillard, à la physionomie franche et bonne, vient nous recevoir. Nous nous découvrons avec respect, car nous sommes en présence de *Sir Walter Scott*. Que de souvenirs ce nom éveille en nous ! Ce n'est pas à *Marmion* ou à la *Dame du Lac* que nous pensons ; c'est à *Ivanhoe*, le chevalier sans reproche, à *Rebecca*, si persécutée et si

bonne, à Jeannie Deans, humble mais héroïque, à Amy Robsart, la martyre de Kenilworth, à Lucie de Lammermoor, la fiancée de Ravenswood; enfin tous les siècles passés se pressent devant nous et nous présentent tout ce qu'il y a de poétique dans leur histoire. Marie Stuart à Lochleven, Richard Cœur-de-Lion en Palestine, Charles-Edouard à Culloden, Elisabeth et Walter Raleigh, Louis XI et Charles le Téméraire, Alexis Comnène et les Croisés, nous les voyons tous, nous comprenons toutes leurs pensées. Lisons donc les "Waverley Novels," c'est une école d'histoire et de poésie où nous apprendrons à connaître la société contemporaine et celle des âges écoulés. Terminons cette revue du XIXe siècle en Angleterre par le romancier populaire par excellence : Charles Dickens. C'est en 1837 que furent publiés les "Pickwick Papers." On ne peut penser à critiquer cet ouvrage, on a trop de respect pour l'honorable Mr. Pickwick; d'ailleurs, valeureux amis, Winkle, Tupman, Snodgrass, laisseriez-vous attaquer votre chef? Et toi, Samivel, tu appellerais à ton secours ton père, Monsieur Weller, et tu mettrais en pièces l'imprudent qui oserait manquer de respect à ton illustre maître. Le grotesque et le pathétique se trouvent toujours en contraste dans les ouvrages de Dickens. Le pathétique, cependant, prédomine. Qui n'a pleuré en lisant la mort de "Little Nel" et celle du petit Paul et qui ne s'est senti doucement ému en contemplant le ménage de Copperfield et de Dora, sa femme enfantine? Scott et Dickens sont les types des romanciers anglais; le premier, dans le genre historique, le second, dans le roman de mœurs. Mon cadre est trop étroit pour me permettre d'y placer Thackeray, Bulwer, Lever, Lamb et plusieurs autres qui sont dignes de figurer dans notre tableau, mais il faut que je m'occupe d'esquisser quelques traits des romanciers français contemporains.

Victor Hugo, le grand poète, est aussi le grand romancier. C'est à lui que nous sommes redevables de Quasimodo, le sonneur de cloche, de Jean Valjean, le forçat philanthrope et presque divin, de Gilliat, le Travailleur de la Mer, de Gwymplaine, au rire perpétuel et effrayant. Quelles antithèses hardies dans les ouvrages de Hugo et quels tableaux tracés de main de maître ! En lisant "les Misérables" et "Notre Dame de Paris" on sent que l'auteur est un penseur, un remueur d'idées, on reconnaît la première intelligence de nos jours, celui qui doit donner son nom au XIX<sup>e</sup> siècle.

L'écrivain qui se rapproche le plus de Victor Hugo par son énergie, c'est Eugène Sue. Ses personnages sont saisissants. La Chouette, le Maître d'Ecole, le Squelette nous poursuivent jusque dans notre sommeil et nous ne pouvons oublier les scènes terribles auxquelles nous avons assisté dans l'île des Ravageurs. Rodolphe de Gerolstein, comme Monte-Christo, est une sorte de providence ; il punit les méchants, il récompense les bons ; d'un mot dit au Chourineur il le retire de l'abîme du vice et le fait homme. Eugène Sue, de même que Victor Hugo, veut montrer comment on peut guérir les plaies de la société.

Il est inutile de vous parler de George Sand, de Balzac, d'Octave Feuillet, de Théophile Gautier, de Jules Verne et de tant d'autres que vous connaissez tout aussi bien que moi. Je mentionnerai seulement Alexandre Dumas, non qu'il fût plus grand que ses contemporains, mais parce que de tous les romanciers c'est lui qui m'a fait passer les moments les plus agréables. Je ne pouvais jamais me décider à quitter les mousquetaires ; D'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis étaient mes meilleurs amis et je les suivais avec anxiété dans leur carrière aventureuse.

Il me faut maintenant dire quelques mots de M. Emile Zola. Cet écrivain de l'école réaliste a bien

des partisans, mais je trouve qu'on doit juger sévèrement l'auteur de l'Assommoir et de Nana. On dit qu'il a un but philosophique, cela se peut, mais je ne l'ai jamais compris. Il nous fait voir des scènes où l'humanité se montre dans toute la dégradation dans laquelle elle puisse tomber. Il avilit la femme, il emploie tout son talent, car il en a beaucoup, à la jeter dans la boue. Alexandre Dumas fils tend une main charitable à Marguerite Gautier, Emile Zola prend la femme, honnête encore, et en fait une misérable que nos mères et nos sœurs ne peuvent regarder sans rougir. Espérons qu'il changera de genre et que bientôt sa plume élégante et facile nous fera assister à des scènes gracieuses et touchantes.

J'ai cru devoir vous faire cette revue des romans afin de vous préparer pour l'ouvrage de notre lauréat. J'aurais eu du plaisir à parler de Cooper, de Hawthorne, de Mark Twain, de ces hommes dont les Américains sont fiers à si juste titre, mais je laisse ce soin à un autre qui, vous le verrez, a noblement rempli sa tâche. Comme Louisianais, cependant, je ne puis m'empêcher de remercier notre grand historien, M. Gayarré, de nous avoir donné Fernando de Lemos et de lui dire que la Louisiane entière attend avec impatience Aubert-Dubayet.

Mon rôle est terminé, je vous remercie de l'attention bienveillante que vous m'avez prêtée. J'espère que le chemin que je vous ai fait parcourir ne vous a pas paru trop long. Quant à moi, je me souviendrai toujours avec plaisir des moments que j'ai passés dans votre société. Je n'oublierai jamais les amis que j'ai vus ici aujourd'hui. De votre côté pensez quelquefois à l'Athénée, aidez-nous, venez vous joindre à nous. Conduits par le héros de Manassas et de Shiloh et sous la bannière du progrès nous sommes sûrs de remporter la victoire. Soyez nos compagnons d'armes, nous appelons à nous tous ceux qui ont du cœur et qui aiment la Louisiane et l'Amérique, la terre de la liberté.



